

XYZ. La revue de la nouvelle

La marche de Manuel

Françoise P. Cloutier



Numéro 125, printemps 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/80238ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cloutier, F. P. (2016). La marche de Manuel. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (125), 5–16.

La marche de Manuel

Françoise P. Cloutier

LES COURAGEUX qui oseront soutenir son regard pourront le sentir : l'œil noir de Manuel est revenu de tout. Il est parti de chez lui il y a deux ans, quatre mois et dix-huit jours pour retrouver Maria Mendoza, sa promise. Il arrive à Montréal à l'aube, caché entre les carcasses de bêtes d'un producteur de bovins du New Jersey. C'est dans cette ville, quelque part, que vit Maria, celle qu'il aime depuis toujours, celle à qui il doit son cœur. Il reconnaîtra sa porte, il sait ce qu'il cherche, des centaines de fois il a vu ce portique d'or et de verre, cet escalier qui tourne et ce numéro trois ; dans la gueule d'un jaguar de bronze, l'anneau pour frapper à sa porte.

Manuel se glisse hors du fourgon réfrigéré. Il s'échappe du marché Atwater. Il marche vite, il se dérobe aux regards, car ceux qui le verraient, comme ça, en pleine lumière, risqueraient la hantise et la folie. Manuel remonte l'avenue Atwater, courbe le dos, enfonce les mains dans ses poches, la tête sous son capuchon. Il croise quelques marcheurs. Il accélère le pas. Il écoute : l'alarme d'un camion qui recule, des claquements de portières, des roucoulements de pigeons. S'est-il assoupi dans le fourgon réfrigéré ? Probablement, au milieu de la nuit. Il ne sait plus. Longtemps, il a écouté le bruit du moteur. Longtemps, il a fixé les bêtes écorchées suspendues aux crochets.



Trop de bruits. Trop de sirènes. Encore une journée de labeur : en vitesse, tout laver, changer les serviettes et les savons, refaire les lits, effacer les traces. Elle se prépare un café comme elle l'aime, fort et avec beaucoup de sucre. Elle s'installe devant 5

le miroir où se reflètent sa table de cuisine et son petit salon. *Maria, comme te voilà de plus en plus triste et fatiguée, tu te regardes dans les yeux. Il n'est plus possible qu'aujourd'hui soit le début de quelque chose, mais Dieu te garde et ton courage est grand. Baisse ton regard et chante. Chante pour lui, encore aujourd'hui. Chante pour qu'il puisse t'entendre.* Elle mange une tartine, se douche, enfile son uniforme, lisse ses cheveux, les remonte en chignon, un coup de laque et la voilà femme de chambre, impeccable, sans un pli. Aucune mèche n'osera se rebeller.

Elle prend le bus numéro 80, direction sud. Maria pose ses mains sur ses cuisses, ferme un instant les yeux et inspire. Les odeurs l'incommodent, tous ces parfums mélangés, sans cohérence, trop de musc, de fleurs, de vanille et de zestes d'agrumes, relents de cuisine, de graisse d'œufs, de beurre d'arachide, haleines aigries par le café, effluves de vieux cendrier. Tous ces gens qui s'observent l'angoissent. *Non, personne ne te regarde, Maria, tu es transparente, tu as disparu, on ne peut plus te voir ici, on ne te cherche plus, le diable a oublié que tu sais. Le mal et le bien peuvent coexister. Regarde la lumière, ce ciel bleu ouvert, chasse de toi tes hantises, chante, cela les empêche de te prendre.*

Maria Mendoza descend à la Place des Arts, comme chaque jour. Elle monte la rue Jeanne-Mance, tourne à gauche sur Sherbrooke et marche jusqu'au Hilton Garden. Déjà huit mois qu'elle y travaille; sa supérieure immédiate, Madame Selma, ne pourrait plus se passer d'elle. Elle ne cesse de féliciter Monsieur Jack de lui avoir trouvé cette perle qui fait tout disparaître des nuits de débauche: les traces de sperme et de sang, le rouge à lèvres sur les miroirs, les canettes et les cartons avec des os de poulet dans la sauce froide. Plus un cheveu, plus un poil ne reste sur le carrelage après le passage de Maria.



Ciel bleu par la fenêtre, temps frais. Il est quatorze heures.

6 Un homme entre dans sa chambre pour prendre un chandail.

Elle chante en nettoyant la douche. Il n'a jamais rien entendu de tel. Il n'ose pas avancer. Cette voix se glisse sous sa peau, l'emplit et le crève, déverse son flot d'espoirs et de blessures, cette voix le déchire de l'intérieur. Beauté claire et rauque à la fois. Il n'ose pas... il retient la porte. Il marche sur la pointe des pieds. Il n'a jamais rien entendu de tel. Le monde est lavé de sa violence. Pour qu'existe ce chant, l'humanité mérite de vivre. Il s'approche de la salle de bains, elle arrête.

— Avec pareille voix, tu n'as pas le droit de nettoyer des chambres.

Elle sursaute, elle s'excuse, elle ne savait pas.

Elle est prise en faute.

Il lui tend une carte. Elle la prend. Elle la met dans la poche de son tablier.

— Appelle-moi. Je peux t'aider. Je peux te présenter des gens, je parlerai de toi.



Manuel s'engage rue Sainte-Catherine. Il croise un groupe de filles rieuses et exubérantes habillées pour danser. Jupes courtes, bottes hautes, chevelures détachées; saisi par l'éclat du gloss et de la poudre brillante, il ralentit un instant sa marche. De grands gorilles gardent les portes des établissements. Les bruits des bars et des restaurants débordent dans la rue; vitrines ouvertes, béantes, gueules luxueuses aux haleines de steak ou de cari thaïlandais. Une forte odeur de cigare chasse ce qui restait d'effluves féminins sur le trottoir.

À l'intersection de la rue de Bleury, un rap pesant occulte le tapage de la rue Sainte-Catherine. Deux hommes braquent leur regard musclé sur une belle femme. Celle-ci modère le balancement de ses hanches, allonge son pas. Manuel longe la Place des Arts et remonte la rue Saint-Urbain à la recherche d'un quartier résidentiel pour avancer dans la ville. Il a traîné toute la journée dans les quartiers d'en bas, fouillé le Sud-Ouest de l'île et Verdun. Cent fois, il a cru y être, mais pas tout à fait, un lustre trop gros, les boîtes postales à droite au

lieu d'à gauche, de la moquette là où il devrait y avoir des dalles lisses incrustées de petites pierres. Chaque fois, il s'était aventuré dans les immeubles dans l'espoir de retrouver la porte, puis, déçu, était retourné à la rue pour poursuivre sa quête.



Maria mordille et arrache les petites écailles sèches qui envahissent la pulpe de ses doigts. Elle n'arrive plus à rassembler sa pensée, son cœur bat si vite, elle a l'impression que tout le monde remarque son affolement. *Calme-toi, Maria, il n'y a pas de raison de s'inquiéter. Tu n'as qu'à refuser. Ils ne peuvent plus te trouver ici. Ils ne peuvent plus t'entendre. Paye ta dette. Baisse les yeux. Accepte.*



Avec le crépuscule, le ciel prend de la profondeur. Le chant de Maria devient de plus en plus intense. Il envahit la tête de Manuel, il rythme ses pas. Le voici devant le parc du Mont-Royal. De là-haut, il pourra constater ce qu'il a parcouru aujourd'hui et décider de la direction qu'il prendra. Il se rend jusqu'au sommet de la montagne. Le soleil tombe derrière les gratte-ciel. Lentement, la nuit recouvre la ville. Les lampadaires, les phares des voitures: des millions de lumières partout bougent, s'allument et s'éteignent. Un cargo entre dans le port. Deux hautes grues se dressent à l'ouest. Jusqu'à l'horizon, les lignes brisées de la civilisation humaine. Et l'espoir de Manuel: quelque part, elle chante. Elle l'attend. Elle l'appelle.

Manuel, souviens-toi de ce que vous étiez tous les deux, de son chant entre tes doigts, de votre désir étouffé. Souviens-toi, dans la salle noire, le diable vous jalousait. Pourquoi ne l'as-tu pas accompagnée, Manuel? Te souviens-tu de ce qui s'est passé?

Sa mémoire est pleine de caches. Il se dirige vers le nord,
8 vers la nuit. En découvrant la nécropole qui surplombe la

ville, il se souvient que les pères de ses pères parlaient aux esprits. Leur leçon lui revient: « Pas d'oubli, pas de paix, aucun repos sans l'acceptation de la Sainte. Les morts se souviennent. Les morts veillent sur ce qui nous tourmente. » Manuel s'enfonce dans le cimetière Mont-Royal, lit les noms sur les tombes, des morts et des morts, des milliers de résidants, Bishop, Lemieux, Smith. Il choisit une stèle de granit rose appartenant à la famille Ramirez et, sans réfléchir, il s'entend prononcer la formule apprise de ses pères: « Ernesto Ramirez, Sylvia Ramirez, pouvez-vous m'aider ? Je vous appelle et j'accepte votre leçon. »



Maria ne trouve pas le sommeil. Elle s'en veut. Pourtant, elle connaît son pouvoir. Elle y a mis trop de cœur, mais elle a tant besoin de s'entendre. Comment dormir ? Il faut continuer. Travailler. Accepter son destin. Rester prudente. *Il y a eu trop de morts et cela ne pouvait que continuer. Oh, Manuel, je ne pouvais pas refuser. Il m'aurait fait disparaître, tu le sais. Peut-être même qu'il t'aurait demandé de tenir le fusil, de m'assassiner d'une balle dans la tête et de porter mon corps sur la route pour l'abandonner aux chiens. Je n'ose pas imaginer la colère de Cesar lorsqu'il a compris que je ne reviendrais pas. Sait-il que j'ai parlé ? Sait-il qu'on me cache ici ?*

Des masses d'ombres se condensent au-dessus de Manuel. Elles s'élancent vers sa tête. Elles foncent, filent, sifflent, remontent et reviennent à la charge. Il s'agrippe à la stèle des Ramirez. Il entend crier, pleurer, gémir, hurler, des coups de feu, des ordres, des supplications et tout devient rouge, puis blanc, puis d'une clarté inouïe. Le temps se décompose. Chaque seconde se détache, se défait, devient autonome. Devant lui, un long rayon de lumière, comme un pont. En s'y engageant, Manuel découvre que, de l'autre côté, les ombres se matérialisent. Deux spectres apparaissent, une table basse, trois fauteuils, des murs luxueusement tapissés de bouquets dorés et ornés de plusieurs portraits.

— Il ne se passe plus grand-chose sur notre tombe, pas assez de visite. Cigare ? Sylvia, sort la tequila, monsieur est frigorifié... Alors, Manuel, vous voilà rendu. Formidable ! Soyez le bienvenu, vous avez autour de vous le travail de toute une vie... Mais cela ne vous importe guère, non ? Nous avons été prévenus. Là-haut, on ne sait trop que faire de vous.

— Nesto, soit aimable, c'est ce que nous avons décidé.

— Faut bien qu'il sache, le petit.

Ernesto s'enfile deux tequilas sel et citron, allume son cigare, se cale dans son fauteuil, fixe un moment Manuel, puis baisse les paupières. « Tu n'as pas fini de pleurer, mon garçon. Que peut-on faire, hélas, que peut-on faire ? » Il se mouche, se tortille pour remettre son mouchoir dans la poche de son pantalon : « Toute cette douleur à soulager, c'est trop pour nous, tous ces visages aimés. Que peut-on faire, hélas ! » Il s'agite, se reprend, toise Manuel de ses yeux perçants : « Vous vous êtes entretués sans gloire, vous vous êtes liés à la souffrance et au sang, les frères contre les frères, l'amante brisée, l'amant trahi. »

Sylvia s'approche, pose sa tête contre celle de Manuel et tourne lentement autour de lui : « Oh ! Manuel, que soient réparés les récits, que les yeux de ta mère te couvrent de tendresse, que ce visage plonge vers toi, venu de l'éternité. » Le regard d'Ernesto brûle, revenir ranime ses braises ; Manuel est captif, fasciné par le feu. Une voix très ancienne, douce, connue depuis toujours, se fait entendre : « Que l'amoureuse t'unisse à son chant afin de te couvrir dans l'abîme et protéger ton cœur de la folie, mon fils. »

Les deux fantômes ont repris leur place, Sylvia sert la tequila, puis prend un tricot. Ernesto dessine sur un calepin. On entend le tic-tac d'une horloge.

— Alors, Manuel. Tu as encore besoin du temps, ne comprends-tu pas ?

L'horloge fait des doubles croches, le bruit des aiguilles croisées assure la cadence, la pointe du crayon gratte le papier.

10 Ernesto retourne le calepin, montre le portrait de l'aimée.

Frappé par l'expression douloureuse de ce visage, Manuel sent l'impatience le gagner :

— Amenez-moi jusqu'à elle, si vous le pouvez, j'ai besoin de la voir.

Autour de lui, tous les portraits s'agitent, hochent la tête, font des mines scandalisées, certains éclatent de rire, on le montre du doigt. Sylvia se fâche : « Soyez aimables, il ne comprend pas. Pauvre petit, souviens-toi, souviens-toi et tu pourras te libérer. »



Pour Jean-Pierre, le chant entendu dans la chambre de l'hôtel fut un coup de grâce et il parle de cette voix comme de celle d'un ange, devant un scotch sur glace, avec sa vieille amie Régine. Manuel ne comprend pas ce qu'il fait là, avec ces deux inconnus dont il ne connaît pas la langue. Sylvia se glisse à côté de lui, traduit ce qu'elle entend. Il finit par saisir qu'on parle de Maria. Manuel, la gorge sèche, veut se désaltérer, mais ses mains passent à travers le verre et n'arrivent pas à le saisir. Sylvia sourit, lève les sourcils et reprend la traduction.

— Jamais, jamais je n'ai ressenti quelque chose comme ça en écoutant quelqu'un chanter. Tu comprends, Régine, c'était irréel, si beau, ça ne s'explique pas.

— Tu connais son nom au moins...

— Non.

— Ben... là...

— Je lui ai donné ma carte. Elle travaille à l'hôtel. Je peux probablement m'informer.

La voix spectrale de Sylvia envahit la tête de Manuel : « Non, Manuel, ce monsieur ne peut pas s'informer, il y a des consignes très strictes, se taire sur Maria, ne jamais donner de renseignements. On ne lui a même pas laissé son nom, Maria Mendoza. On l'appelle Eva. Monsieur Jack, Madame Selma, les autres femmes de chambre, tout le monde là-bas l'appelle Eva. Personne ne sait rien sur elle. D'où elle vient, ce qu'elle fait en dehors de l'hôtel, on l'ignore. On l'a entendue

chanter, ah, ça... Elle crève le cœur de tout le monde, mais il y a une consigne : protéger Eva, et personne n'informerera monsieur. Non, s'il insiste trop on s'arrangera pour qu'elle n'entre pas travailler, le temps qu'il faut. Comprends-tu, Manuel ? Maria, elle n'existe plus. Mais Eva, peut-être. Sans toi, ici, qui pourrait la reconnaître ? Existe-t-il encore un vivant pour se soucier de Maria Mendoza ? Tu te souviens, Manuel, de l'exécution de ses frères ? Cesar tenait à ce que tu y assistes pour que tu n'aies jamais, comme eux, l'idée de te venger. Tu te souviens, Manuel, sa pauvre mère, morte de chagrin. Mais rappelle-toi la suite, maintenant rappelle-toi et tu pourras la rejoindre. »



Manuel bascule.

Il est emporté près d'une piscine turquoise. Des femmes en bikini, des hommes en chemise ouverte, des bagues, des drinks, des cigares, des armes, tous les clichés s'étalent et s'agitent autour du prince qui mâche une gomme et reste silencieux. Et toi, que fais-tu Manuel ? Tu te rafraîchis en buvant un petit jus au rhum blanc, le pied sur ton M4. Tu restes à l'écart. Cesar n'aime pas ça. Il t'a à l'œil. Un jour il te tuera, tu le sais. Pourquoi ne l'a-t-il pas déjà fait ? Remonte plus loin, bien avant, souviens-toi.

Vous êtes une bande, vous avez huit ans et vous courez sur les toits. Vous êtes les super-héros des *comics* Marvel. Cesar est Daimon Hellstrom, le fils de Satan, sur son chariot tiré par trois démons, Amon, Set et Hécate. Toi, tu es Ghost Rider sur sa moto aux roues de feu. Vous êtes les esprits de la vengeance, vous espionnez les voisins, vous élaborer des plans pour débusquer Mephisto, jusqu'au fond des enfers, s'il le faut. Vous êtes derrière la maison de Salazar, celui qui aurait tué sa femme, d'après les rumeurs du quartier. Vous vous approchez d'une fenêtre. Raide, le buste droit, l'homme jette de l'alcool au pied d'un autel ; des cierges, des fruits, des morceaux de pain, des bouteilles et des liasses de billets

entourent la statue de la Santa Muerte, grand squelette vêtu de tuniques de toutes les couleurs, paré de fleurs de soie et des bijoux de la défunte. Dans sa main droite, la faux de la justice implacable ; dans sa main gauche, le monde. Salazar verse son sang dans l'alcool, demande d'être lavé de ses fautes, hurle sa sinistre oraison. Des hommes font irruption dans la pièce, tirent sur lui sous vos yeux et s'en vont aussi vite en emportant les billets de l'autel. La Santa Muerte tourne son visage vers vous, elle sait que vous avez vu.

« On s'en va », tu dis. « Venez, venez, on s'en va », tu trembles de la tête aux pieds, tu cours plus vite que la mort dans le froid glacial. Vous passez par les cours, vous sautez des murets, traversez des fils de fer, écorchez vos genoux dans le gravier. Vous courez jusque derrière le poulailler. Vous vous écroulez. Cesar vous regarde tous les quatre. À bout de souffle, il dit : « Je savais que Salazar avait des relations étroites avec l'enfer, mais les gars, n'oubliez pas que c'est Mephisto que l'on cherche, c'est lui... Fermez vos gueules, laissez-moi faire des recherches. Vous avez compris, les gars, on se la boucle et on se revoit demain. » Et tu le suis. Vous entrez dans la maison, vos mères vous attendent, identiques, jumelles, mais ta mère est heureuse, celle de Cesar, tourmentée.

Voilà, maintenant, tu peux retourner près de la piscine. Tu as vingt ans. L'absence de Maria t'obsède, Cesar le sait, il te garde à l'œil. Il te tient, tu as les mains tachées de sang.

— Manuel, attrape ta guitare, j'ai envie de musique.

Tu sors ton instrument, tu commences à gratter les cordes. Amon, Set et Hécate se baignent dans le jacuzzi avec les filles, tous sont drogués, tous sur la poudre, tout le monde ici est sous l'emprise de la puissance du prince. Toi aussi. Au fond de la terrasse, sur un grand pan de mur, une somptueuse mosaïque commandée par Cesar à un artiste en vogue à México, représente la Santa Muerte, de toutes les couleurs. À ses pieds, une balance et un sablier. Elle semble sourire aux premières mesures de *ranchera*. Soudain, elle bouge, elle se penche vers le sablier et le retourne très lentement. Un hélicoptère apparaît au-dessus du toit. Quelqu'un hurle dans un

porte-voix. Amon et Set attrapent leur arme. Set tire vers l'hélicoptère, il y a des hommes partout dans la résidence, ça ouvre le feu, Cesar se lève, une salve d'au moins douze armes le déchiquette sur place, la piscine vire au rouge, et puis... et puis... Manuel ? Tu es dans un fourgon réfrigéré, entre les quartiers de bœuf, tu n'as pas froid ? Comment as-tu réussi Manuel à te sortir de là ? Comment peux-tu savoir qu'on cache Maria ici ? Depuis combien de temps crois-tu que tu avances comme ça, deux ans, quatre mois et dix-huit jours, c'est ce qu'il a fallu aux hommes de Calderon pour se décider à vous faire tomber. Maria a parlé. Elle n'a pas eu le choix. Elle chante depuis pour que tu puisses l'entendre, elle t'appelle toutes les nuits, elle t' imagine traversant l'Amérique pour venir la rejoindre.



Les voilà dans la cour de la maison de l'enfance. La Santa Muerte descend vers eux, s'approche du spectre de Sylvia, caresse sa joue, ouvre ses longs bras squelettiques et l'étreint. Le spectre frissonne, se brésille et Sylvia n'est plus qu'un amas de particules scintillantes que la Mort recueille sous sa cape. La sainte se tourne vers Manuel. Elle braque sur lui ses orbites vides. Une lueur, très loin. Au fond du crâne de la sainte, Maria dans son salon. Elle boit une tisane et ronge ses ongles. L'image se rapproche. La voûte orbitaire de la Mort s'agrandit, devient un passage. Y a-t-il, devant, un lieu ? Il regarde derrière lui, il voit la piscine, le carnage, son corps troué de balle, sa guitare éclatée, ses yeux morts. « Manuel », c'est la sainte qui parle, « Manuel, on ne garde jamais assez d'amour près de soi, entre en elle par sa déchirure, avant que tu ne retournes paraître devant le Dieu des origines. Une dernière fois, invite-la, emporte avec toi un peu de sa voix, que sa beauté demeure dans ton éternité. Que tu te présentes devant nous avec quelque chose à nous offrir ».

Il s'avance. Il entre dans l'appartement comme en lui-même. Le silence bouge, une présence se glisse dans le fauteuil.

Elle le voit, le dévisage ; sous le capuchon noir, l'œil vif qu'elle a toujours aimé, ce sourire triste, cette bouche. Il tient sa guitare, magnifique. Elle l'a toujours trouvé magnifique. Il se penche sur son instrument et se met doucement à jouer. Ses mains sont agiles, ses doigts, précis. Et la musique surgit, elle bouleverse l'espace et le temps, elle offre un sursis à Manuel.

L'appartement, ce petit salon, la table et le buffet de bois foncé de style colonial, le miroir au cadre doré, la cuisine grise, les murs blancs seront le décor de cette scène finale. Mais la musique ignore déjà ce lieu où elle apparaît, elle vient d'ailleurs, du fond de l'être, de ce qui peut continuer à exister alors même que l'univers n'existe plus. Pénétrante et puissante, elle entre en Maria, en pleine tête, en plein cœur. La distance entre la vie et la mort s'abolit à la vitesse des notes, en doubles et triples croches, en quarts de soupir. Suite de blanches, de demi-pauses, la distance revient et s'installe ; dans la tension des silences, quelques dissonances, des intervalles augmentés. Le corps de Manuel s'estompe dans un decrescendo, Maria veut le retenir. Elle chante, elle s'élançe vers lui, le couvre, fusionne à la mélodie, puis module des écarts, éclairant l'amour pour lequel elle a vendu son âme et appris à chanter. La beauté du jeu, la joie de l'étreinte, la Santa Muerte est satisfaite. Restera gravée au fond de son crâne, pour des siècles et des siècles, cette dernière musique de Manuel, cette dernière volonté.



Cette journée sera magnifique. Eva sort de son lit, reposée, lumineuse. La musique, encore au fond de son être, revient, s'agite, éclaire le monde. Elle prend son petit-déjeuner devant le miroir. Elle se regarde dans les yeux comme tous les matins, tout vibre en elle, tout pétille. Elle voit qu'elle est belle. Elle enfle son uniforme, se coiffe, prend le bus numéro 80. Tant d'êtres, tant de volontés qui vibrent et vivent. Les uns avec les autres, tous ces gens. Elle entre au Hilton Garden. Madame Selma la rejoint devant les casiers, l'informe que Monsieur 15

Jack l'attend au restaurant de l'hôtel. Eva lui sourit pour la première fois. Selma vient de perdre son employée, elle en est certaine. Eva la laisse à sa mélancolie.

Elle remonte dans le hall, se dirige vers le restaurant, croise des clients, soutient des regards, elle écoute, elle entend des mélodies. Monsieur Jack feuillette un journal. Eva s'installe devant lui. Silencieux, il trouve ce qu'il cherche et tourne le journal vers elle en lui pointant la nouvelle.

« L'un des principaux barons de la drogue "Cesar El Diablo", abattu par l'armée mexicaine dans sa villa de Tijuana... »

— Je ne voulais pas que vous manquiez l'info, mademoiselle Eva. Il semble que vous pouvez maintenant avoir moins peur. Le cartel est très affaibli, nous nous attendons à une lutte de clans pour reprendre la tête des opérations dans la région. Ça m'étonnerait beaucoup qu'on cherche encore à vous retrouver. Bien sûr, vous comprendrez qu'il est préférable que vous évitiez de vous exposer. Gardez cette identité, faites-en quelque chose de beau.

Sur ce, Monsieur Jack termine son café et s'en va en lui souhaitant de passer une excellente journée. Eva reste seule à sa table. Deux serveurs dansent entre les tables, des clients déjeunent, elle remarque le piano près de la baie vitrée. Elle éclate de rire, elle rit et elle pleure. Elle est ridicule, mais elle pleure et elle rit. Tous ceux qui sont dans la salle la regardent, les serveurs s'arrêtent et la dévisagent. Alors elle se lève et elle sort. Elle pleure encore et elle rit et elle marche dans la ville jusqu'au milieu de la Place des Arts. Elle s'installe tout au centre, elle est debout, elle tourne sur elle-même. Et elle pleure, elle crie, elle ferme les yeux et elle chante.



On ne sait pas d'où vient la mélodie de guitare qui accompagne le chant d'Eva Garza Mendez. On l'entend. On s'arrête. On l'écoute. On retient son souffle. On n'ose pas comprendre. On reste là, émerveillés.